

L'ARCHE *Editeur*

Lars NORÉN

Distance

Traduit par
Katrín AHLGREN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Distance

Lars Norén

Traduit par Katrin Ahlgren

(2005/2013)

KRISTOFFER. Oui, voilà à quoi ça ressemble. Voici le salon.

EVA LENA. Oui, c'est joli.

TOMAS. Tu y es déjà allé ?

KRISTOFFER. Non, comment j'aurais pu ?

HANNA. Quels vieux meubles...

TOMAS. C'est du rotin. On en trouvait partout dans le temps.

KRISTOFFER. Bon, maintenant on n'a qu'à décider qui dormira où. Il y a deux chambres en bas, avec des lits superposés.

TOMAS. Ah bon.

KRISTOFFER. Vous préférez quelle chambre ?

TOMAS. Ça n'a pas d'importance.

KRISTOFFER. Celle qui donne sur la forêt ou l'autre ?

HANNA. Peut-être qu'on peut entendre la mer quand on dort.

KRISTOFFER. Quand on dort... Comment veux-tu entendre quelque chose, merde, si tu dors... comme tu dors.

EVA LENA. L'autre est plus grande.

KRISTOFFER. Bon, peut-être que nous, on doit la prendre alors. Puisqu'on est les plus grands et les plus âgés.

TOMAS, *regarde une photo sur le mur*. C'est qui ça ?

KRISTOFFER. Qui donc ?

TOMAS. Sur la photo. Sur le mur... Qui est-ce ?

KRISTOFFER. Alors ça ? Aucune idée.

TOMAS. Ça m'a l'air d'un champion des années cinquante.

KRISTOFFER. Je ne l'ai jamais vu, celui-là.

TOMAS. Un coureur.

EVA LENA. Vous voulez quelle chambre ?

TOMAS. Ben, on peut prendre n'importe laquelle.

KRISTOFFER. C'est au moins à 500 mètres de la mer. Mais ce n'est pas grave.

EVA LENA. Je prendrai bien la blanche alors... ou qu'est ce que t'en penses ?

TOMAS. Celle qui donne sur le pré ? D'accord.

KRISTOFFER. Tu appelles ça blanche ? Et la merde alors, comment t'appellerais ça ?

EVA LENA. Ou beige... C'est peut-être ça.

KRISTOFFER. On prend celle-là alors.

EVA LENA. Oui, si c'est O.K. pour vous.

KRISTOFFER. C'est O.K. pour nous. N'est-ce pas ?

Un temps.

TOMAS. O.K.

EVA LENA. Tu vas faire quoi ?

TOMAS. Chercher les sacs... Dans la voiture.

EVA LENA. Tu prends les miens aussi ?

KRISTOFFER. Qu'est-ce que t'en penses ? On va peut-être quand même bien l'apprécier cet endroit ?

TOMAS. Oui, c'est joli. On va certainement s'y sentir bien.

KRISTOFFER. Ce n'est que deux semaines. On a à peine le temps de se reposer avant de reprendre. T'as pris les raquettes ?

TOMAS. Oui. Bien sûr.

KRISTOFFER. Bien. Je vais te mettre une branlée alors. Quelqu'un a envie d'une bière ?

TOMAS. Oui. Après. Volontiers. J'allais juste chercher nos sacs.

HANNA. Vous avez des draps ?

EVA LENA. Oui, on a pris des draps et des couvertures... mais pas d'oreillers.

HANNA. Non, il doit en avoir ici. Il y a une liste avec tout.

KRISTOFFER. Elles viennent de la guerre sans doute. La guerre de Corée. Il est quelle heure ?

EVA LENA. Il est... quatre heures, je crois.

KRISTOFFER. Pas plus ? Mais c'est bien ça. Je ne le croyais pas. On a quand même fait un peu plus de quatre cents kilomètres. On aurait

pu arriver trois heures plus tôt si votre voiture ne s'était pas mise à déconner. Il faut que tu t'en achètes une nouvelle. Tu ne peux pas conduire ce vieux tas de merde.

TOMAS. Non, je sais.

EVA LENA. Mais le plus souvent c'est moi qui conduis.

KRISTOFFER. Elle a l'air trop pourrie. Ils vont bientôt t'interdire de rouler avec.

EVA LENA. Tu prends mes sacs aussi pendant que tu y es.

TOMAS. Oui, évidemment. *Il sort.*

EVA LENA. C'était juste une question.

TOMAS. C'était juste une réponse.

EVA LENA. Il a eu de l'essence sur son nouveau short.

HANNA. Tu veux te mettre au-dessus ou au-dessous ?

KRISTOFFER. Quand ça ?

HANNA. Dans le lit superposé. Tu veux te mettre au-dessus ?

KRISTOFFER. Qu'est-ce qui est le plus agréable ?

HANNA. Moi, je préfère au-dessous.

KRISTOFFER. Je le savais. On est marié. Je me mets où moi, d'habitude ?

HANNA. D'habitude tu me tournes le dos.

KRISTOFFER. C'est ça, oui.

EVA LENA. Mais vous, vous êtes mariés.

HANNA. Vous avez les mêmes problèmes ?

EVA LENA. Oui, je suppose.

HANNA. Il y a certainement des perce-oreilles ici.

EVA LENA. Oui, on ne va pas échapper à ça.

KRISTOFFER. Il n'y en aura pas avant juin.

EVA LENA. Les tiques sont pires.

TOMAS, *entre avec les sacs.* Je n'ai pas trouvé l'appareil photo. *Un temps.* Tu ne l'as pas pris ?

EVA LENA. Lequel ?

TOMAS. L'appareil photo.

EVA LENA. Quel appareil ?

TOMAS. Le tien. Tu ne l'as pas pris ?

KRISTOFFER. On a l'impression que tu connais déjà la réponse à cette question.

EVA LENA. Non... je l'ai oublié ?

TOMAS. Oui. Voilà ce que me suis dit aussi.

EVA LENA. J'ai dû le faire. Merde alors. Je pense que je l'ai oublié.

TOMAS. Oui, mais putain...

EVA LENA. Mon Dieu. Je savais qu'il y avait au moins une chose que j'avais oubliée...

TOMAS. Si tu le savais, pourquoi tu ne l'as pas pris alors ?

EVA LENA. Je l'ai oublié.

TOMAS. Ah bon.

EVA LENA. Je l'ai oublié tout simplement. Je te demande pardon.

TOMAS. Tu oublies toujours ce foutu appareil.

HANNA. C'est facile d'oublier.

EVA LENA. Pourquoi t'as pas pris le tien alors ?

KRISTOFFER. Elle ne trouve pas que ce soit la peine de garder vos aventures pour la postérité. C'est pour ça. Elle ne trouve pas qu'il y ait quelque chose qui vaille la peine d'être regardé après, pour s'en souvenir.

TOMAS. Oui, mais on s'est mis d'accord pour prendre le tien cette fois-ci. Il a quelque chose qui ne va pas avec le mien. Je ne lui fais pas confiance. Quelque chose est arrivé quand on était à Helsinki à Pâques. Toutes les photos avaient un bord noir en bas. Cinq pellicules ont été gâchées. C'est pour ça que je t'ai demandé de prendre ton appareil, pour être sûr.

EVA LENA. Oui, je suis désolée.

TOMAS. À quoi ça sert.

EVA LENA. T'as pris mes sacs ?

TOMAS. Oui... Je ne les ai pas oubliés. *Il place un livre sur la table basse.* Sur chaque photo de merde il y a une partie noire en bas qu'on ne peut pas voir... comme si on se baladait dans l'obscurité... et que la moitié du motif n'était pas visible sur 150 photos.

EVA LENA. Ça l'air assez intéressant en fait.

KRISTOFFER. Artistique.

TOMAS. Oui. Comme des fragments.

EVA LENA. Mais ce n'est que des plaques de rues en tout cas. Il fait la collection de photos de panneaux indicateurs... ou de panneaux de nom de villages différents.

KRISTOFFER. Pourquoi ?

EVA LENA. Je ne sais pas... C'est un truc qu'il a, il fait la collection.

HANNA. On n'a pas besoin d'aller faire des courses aujourd'hui ?

EVA LENA. Pas aujourd'hui, mais demain, il le faudrait. Des grosses courses.

HANNA. C'est ce qu'il y a le plus amusant pendant toutes les vacances. Tu as été dans une de ces grandes surfaces à Ullared ?

EVA LENA. Oui... Non, chez IKEA seulement.

TOMAS. Je voudrais voir où j'ai été. *Il entre avec les sacs.*

KRISTOFFER. Tu ne le sais pas ?

TOMAS, *sort de nouveau.* Si... mais je voudrais en avoir la preuve... J'aime bien voir que c'est marqué Paris 22 ou quelque chose comme ça. Brooklyn, New Jersey. J'y pense quand je regardais ce feuilleton. Sopranos. Que j'ai une photo de là-bas, New Jersey Trunpikes. C'est une marque de notre temps aussi.

KRISTOFFER. Tu penses ?

HANNA. Et alors, on rentre avec un bordel de merde.

KRISTOFFER. C'est quoi ça ?

TOMAS. Dostoïevski.

KRISTOFFER. Qu'est-ce que c'est ?

TOMAS. Un livre.

KRISTOFFER. Ça, je le vois. Il est bien ?

TOMAS. Oui, quand on arrive à entrer dedans.

KRISTOFFER. Tu y es entré ?

TOMAS. Ben, je suis en train d'y entrer.

KRISTOFFER. Oui, personnellement je n'ai pas le temps de lire. Le soir, après le travail, je suis trop fatigué. Mais je n'ai surtout, principalement, oui, en gros, travaillé que la nuit ces derniers temps, cette année. Je ne sais pas... j'aime bien ça. Je me sens mieux la nuit. Plus de choses à faire. Plus de choses inattendues.

TOMAS. Oui, je sais.

KRISTOFFER. C'est à la fois plus de choses à faire et c'est plus calme. On est plus seul, on arrive à gérer les choses. Plus tranquille avec soi même d'une certaine manière. Et d'une certaine manière on devient aussi plus introverti. Il y a des pensées qui viennent. On n'a pas l'impression que c'est une vraie cogitation... sauf quand il faut intervenir alors.

TOMAS. Non... Mais c'est différent si on a des enfants.

KRISTOFFER. On n'en a pas.

TOMAS. Non, je sais.

KRISTOFFER. Mais on en a parlé... Mais ça fait un moment. On verra bien quand ça arrivera. *Il prend deux chaises.* Je prends celles-ci. Si t'en prends deux aussi on les mettra sur la véranda. Comme ça on peut s'asseoir tranquillement et regarder le coucher de soleil plus tard.

TOMAS. O.K.

Ils sortent, placent les chaises, s'assoient.

KRISTOFFER. Vous avez besoin d'aide ?

HANNA. Pour quoi ?

KRISTOFFER. Vous en avez besoin ?

HANNA. Non. Pas pour le moment. Plus tard peut-être.

KRISTOFFER. Plus tard, c'est trop tard. *Il s'assied.* Putain, on sent qu'on a fait quatre cents kilomètres.

TOMAS. Oui. *Un temps.* C'est joli ici.

KRISTOFFER. Oui, c'est vrai. La forêt et tout ça. Pas mal du tout.

TOMAS. Non... Agréable de partir pour quelques temps.

KRISTOFFER. Assieds-toi. *Il ouvre une bière, boit.* Santé.

TOMAS. Santé.

KRISTOFFER. Non, pas si c'est comme ça.

TOMAS. Comment t'as connu cet endroit ?

KRISTOFFER. Ben, c'était mes parents... ils venaient l'été quand ils étaient jeunes... je pense que j'y suis allé une fois aussi quand j'étais petit, mais j'étais si petit que je m'en souviens plus... Voilà pourquoi j'y ai pensé... J'en ai parlé avec ma mère et elle connaissait quelqu'un qui faisait des locations pour les vacances ici. Donc, ça a été de la chance, pour ainsi dire. *Il s'étire.* Agréable de detendre son corps.

TOMAS. Mais tu ne viens pas d'ici ?

KRISTOFFER. De Dalsland.

TOMAS. Ah bon... De là-bas.

KRISTOFFER. Tu connais ?

TOMAS. Non. Pas vraiment.

EVA LENA. C'est nouveau ?

HANNA. Oui, je l'ai acheté hier.

EVA LENA. Comme c'est beau.

HANNA. Oui, n'est-ce pas, mais je suis sûre qu'il est trop petit de toute façon.

EVA LENA. Trop petit ? Non.

HANNA. Si, je crois. Mais je l'ai pris quand même. Je ne pouvais pas m'en empêcher.

EVA LENA. Non, je sais. Tu l'as acheté où ?

HANNA. Chez Zara.

EVA LENA. Ah oui, là. Là, en effet, on trouve des choses des fois.

HANNA. Oui, j'y vais habituellement. Il faut avoir de belles affaires pour l'été.

EVA LENA. Oui, je sais.

KRISTOFFER. Elle pense qu'elle pourra faire un régime si elle achète des fringues trop petits, mais ça ne marche pas. C'est voué à l'échec. C'est comme essayer de laisser ses dents derrière soi quand on nage.

TOMAS. Oui. *Il rit.*

KRISTOFFER. Il y en a qui ne perdent jamais de poids, quoi qu'elles fassent. Fatigué ?

TOMAS. Fatigué ? Non. Non, pas du tout. Je me détends un peu, c'est tout.

KRISTOFFER. Oui, on a eu une période difficile.

TOMAS. Oui.

KRISTOFFER. Ça va de plus en plus mal. Je me demande combien de temps on va le supporter.

TOMAS. Oui... On peut mettre le gril là-bas après.

KRISTOFFER. On peut faire ça... On peut faire des barbecues aussi souvent qu'on veut s'il fait beau. Vous êtes bien là à... là-bas où vous habitez ?

TOMAS. À Blackeberg ? Non.

KRISTOFFER. Non, mais c'est assez agréable de ne plus être au centre ville... De s'en éloigner un peu. Mais on n'a pas choisi le district le plus facile. *Un temps.* Coucou ! Vous ne sortez pas ? Il fait soleil dehors.

HANNA. On arrive.

KRISTOFFER. Coucou !

HANNA. On arrive.

EVA LENA. On arrive tout de suite.

KRISTOFFER. Il paraît qu'elles se sont trouvées. Les filles se trouvent plus facilement que les mecs... Elles peuvent s'intéresser à n'importe quoi... à des choses tellement insignifiantes.

TOMAS. Oui, il paraît.

KRISTOFFER. Belle fille.

TOMAS. Eva Lena ?

KRISTOFFER. Oui, qui d'autre ?

TOMAS. Oui.

KRISTOFFER. Intelligente.

TOMAS. Oui, elle l'est.

KRISTOFFER. Ça se voit... Ça pourrait être bien aussi pour... changer.

TOMAS. Oui.

KRISTOFFER. Elle est étudiante ?

TOMAS. En psychologie.

KRISTOFFER. En psychologie ?

TOMAS. Oui, elle pense travailler dans les ressources humaines dans une entreprise.

KRISTOFFER. Oui, il ne manquera pas de demande de... C'est eux qui ont le magasin de plongée ?

TOMAS. Oui, non, sa mère... Ils vendent de l'équipement de plongée.

KRISTOFFER. Oui, c'est ça que je voulais dire.

TOMAS. Il est sur la rue Vanadis... À côté de la rue Svea.

KRISTOFFER. Oui, exactement... Je sais où c'est, à peu près.

TOMAS. Ils ont divorcé. Sa mère... Lui, il doit bosser au Telia. Ils n'ont pas eu beaucoup de contact, mais ils commencent à se retrouver.

KRISTOFFER. Ah bon. O. K... Il a dit qu'il y a des meubles pour le jardin et une balançoire dans la resserre là-bas. On pourrait aller voir après.

TOMAS. Oui.

KRISTOFFER. T'as pris ton arme ?

TOMAS. Quelle arme ?

KRISTOFFER. Ton arme ?

TOMAS. L'arme de service... que j'ai au boulot ?

KRISTOFFER. Oui, le pistolet. T'en as un autre ?

TOMAS. Non.

KRISTOFFER. Tu ne l'as pas pris ?

TOMAS. Non... Je l'ai à la maison... Je ne l'ai pas pris. Et toi ?

KRISTOFFER. Oui, bien sûr.

TOMAS. Tu l'as amené ici ?

KRISTOFFER. Bien sûr que je l'ai.

TOMAS. Pourquoi ?

KRISTOFFER. Je l'ai toujours sur moi... N'importe où.

TOMAS. Oui, mais là, je suis en vacances.

KRISOFFER. Tu n'es jamais en vacances. Jamais.

TOMAS. C'est ce que je me suis mis dans la tête moi.

KRISTOFFER. On n'est jamais en vacances. De nos jours, jamais... On ne sait pas ce qui peut arriver. On ne sait pas ce qui peut se produire. Ce n'est pas possible de deviner qu'une personne se sentira offensée et qu'elle viendra se venger. On ne le sait jamais. Et quand bien même on le saurait, alors ce serait trop tard. On ne peut pas cesser le boulot en partant de son lieu de travail, pour ainsi dire. On l'a toujours avec soi. Partout.

EVA LENA, *sort, allume une cigarette*. Volià, vous êtes bien ici.

KRISTOFFER. Oui... on n'a pas le droit ?

EVA LENA. Si, je trouve.

KRISTOFFER. Tu ne trouves pas qu'on le mérite ?

EVA LENA. Si, sans doute.

KRISTOFFER. Oui. Absolument.

KRISTOFFER. Elle est où, ma pétasse ?

EVA LENA. Elle est à l'intérieur. Elle regarde ce qu'il y a dans la cuisine.

KRISTOFFER. Ah, j'imagine.

EVA LENA. Toi aussi, tu devrais te couper les cheveux... aussi courts... C'est beau.

KRISTOFFER. Oui, j'aime bien de les avoir courts.

EVA LENA. On a l'air plus mince, en quelque sorte.

KRISTOFFER. C'est pratique en tout cas. C'est moins gênant. Des fois quand on est pressé.

EVA LENA. Oui, et ça fait viril.

KRISTOFFER. Ça dépend des cheveux aussi. S'ils sont assez bien fournis.

EVA LENA. Oui, c'est beau quand c'est noir.

KRISTOFFER. La nuit ?

EVA LENA. Non, les cheveux... Tu ne vas pas défaire ton sac ?

TOMAS. Si, sûrement. Tout à l'heure.

EVA LENA. Il n'y pas beaucoup de cintres dans le placard.

TOMAS. Je vais défaire mon sac tout à l'heure.

EVA LENA. Je n'en ai trouvé que trois.

TOMAS. On n'a qu'à superposer alors.

EVA LENA. C'est n'est pas si facile, si on a des pulls.

HANNA, *sort*. Mon Dieu, j'ai en pris tellement cette fois-ci. Il n'y a pas assez de place. Je dois laisser presque tout dans les sacs.

KRISTOFFER. C'est bien ce que je t'ai dit.

HANNA. Je ne sais pas pourquoi j'en ai pris tellement.

KRISTOFFER. Je ne te l'avais pas dit ? Je ne te l'avais pas dit ?

HANNA. Si, peut-être.

KRISTOFFER. Peut-être ? On ne reste que deux semaines.

TOMAS. On ne va pas mettre tant d'habits.

KRISTOFFER. Non, c'est ce que je veux dire.

EVA LENA. Oui, j'en ai pris beaucoup trop.

HANNA. Oui, mais comment faire ?

KRISTOFFER. C'est toujours pareil. C'est comme si on allait déménager. T'en prends, merde, comme si t'allais partir en Alaska ou en Antarctique. On ne va rester que douze jours en gros, si on compte les voyages.

HANNA. Il faut bien qu'on en ait pour tous les temps... On ne sait pas quel temps il fera.

TOMAS. Il fera beau.

EVA LENA. Il faut s'en assurer... pour être sûr.

KRISTOFFER. C'était l'enfer de tout mettre dans le coffre.

HANNA. Mais maintenant on est là, hein.

KRISTOFFER. Moi, je n'ai pris que des pantalons et des shorts et ce genre d'affaires.

EVA LENA. C'est plus facile pour les mecs.

KRISTOFFER. Oui, sans doute.

HANNA. Vous avez faim ?

KRISTOFFER. Non.

EVA LENA. Et toi ?

HANNA. Oui, je crois. Il me semble.

KRISTOFFER. Elle a toujours faim... Il faut l'alimenter toutes les trois heures.

TOMAS. Non, je n'ai pas faim.

HANNA. On prendra peut-être quelque chose plus tard... ce soir.

TOMAS. Oui... il est quelle heure ?

KRISTOFFER. Je ne sais pas... Alors, comment vous vous sentez ?

TOMAS. Je me sens bien.

KRISTOFFER, *se tourne vers Eva Lena, sourit*. Contente avec la chambre ?

EVA LENA. Je suis toujours contente.

KRISTOFFER. Toujours ?

TOMAS. On n'y passera pas tellement de temps.

KRISTOFFER. Pas plus que nécessaire... On se tape un match après ?

TOMAS. Oui, c'est possible.

HANNA. Moi, je vais juste me faire bronzer et être pénarde... J'ai pris un sacré tas de journaux que j'ai mis à côté pour lire sur la plage pendant que le temps passe.

EVA LENA. Je peux m'asseoir là ? *Elle s'assied sur l'accoudoir de Tomas*. Ça va ?

TOMAS. Sûr.

EVA LENA. Ça tient, non ?

KRISTOFFER. Tu ne pèses rien toi.

EVA LENA. Je ne sais pas.

KRISTOFFER. La moitié d'Hanna seulement.

HANNA. Il trouve que je suis trop grosse.

KRISTOFFER. Moi, non... Je suis habitué. On s'habitue à tout.

HANNA. Oui, vous entendez... On va au lac après ?

TOMAS. Oui, on peut faire ça.

EVA LENA. On ne peut pas attendre un peu ?

KRISTOFFER. C'est bien mon avis.

HANNA. Oui, je pensais juste...

EVA LENA. Tu ne peux pas te pousser un peu ? Je n'ai pas assez de place.

KRISTOFFER. On n'a pas à se presser, putain... On vient juste d'arriver. Je n'ai même pas défait mes affaires.

HANNA. C'est la faute de qui ?

TOMAS, se lève. Tu peux prendre cette chaise... et je prendrai celle-là.

EVA LENA, *qui a failli tomber.* Qu'est-ce que tu fais, merde ! T'es cinglé ?

TOMAS. Quoi ?

EVA LENA. T'es cinglé ? J'aurai pu tomber raide.

TOMAS. Oui, mais mon Dieu...

KRISTOFFER. Qu'est-ce qui s'est passé ?

EVA LENA. Merde, j'aurai pu me casser le cou ou un poignet ou autre chose. Pour une fois, merde, tu pourrais faire attention. Il n'y a que toi qui existes.

TOMAS. Tu dis quoi ?

EVA LENA. Putain, c'est si difficile, hein ?

TOMAS. Oui, mais merde alors...

KRISTOFFER. Qu'est-ce qui s'est passé ?

EVA LENA. J'aurai pu me casser la gueule, bordel...

TOMAS. Oui, mais tu ne l'as pas fait, alors ne braille pas... Il ne s'est rien passé.

EVA LENA. Et tu devrais t'estimer heureux. Tu pourrais bien me le dire avant de te lever, que tu vas te lever pour qu'on ne se casse pas le cou.

TOMAS. Oui, mais prends cette foutue chaise alors, et arrête de gueuler.

EVA LENA. Merde, ressaisis-toi maintenant.

KRISTOFFER. Eh allez... Calmez-vous.

TOMAS. Oui, il a raison.

EVA LENA. Je n'ai pas envie d'avoir un bras dans le plâtre tout l'été.

KRISTOFFER. Non, ce ne serait pas tellement marrant. Elle ne te rendra pas tellement heureux, avec le bras dans le plâtre, n'est-ce pas, Tomas ? Tout le bonheur serait gâché alors.

EVA LENA. Tu peux quand même faire semblant de regretter. *Comme si elle était une petite fille.* J'aurai pu me blesser vachement... j'aurais pu casser mon petit bras... Je suis à plaindre... c'est vrai... Je voudrais que tout le monde soit gentil et qu'il ait pitié de moi... Il n'y a personne au monde qui a pitié de moi ?

Obscurité.

Lumière.

HANNA. Mon Dieu, que c'est merveilleux ici.

TOMAS. Oui, ce n'est pas mal.

HANNA. Vous pensez qu'on mérite d'être aussi bien ?

KRISTOFFER. Ben, ça devrait toujours être comme ça.

EVA LENA. Oui, c'est merveilleux.

TOMAS. Oui... Là on commence à se sentir revivre.

KRISTOFFER. Tu as fait une tache là.

HANNA. Où ça ?

KRISTOFFER. Là. Tu ne vois pas ?

HANNA. Ah bon, ça. C'est du vin. Je pense que je l'ai fait l'autre soir.

EVA LENA. Mets un peu de sel dessus.

HANNA. Je sais.

EVA LENA. Ça partira alors.

HANNA. Oui, je sais.

EVA LENA. C'est beau le blanc.

HANNA. Mais c'est peu pratique.

EVA LENA. C'est frais l'été.

KRISTOFFER. Quand est-ce qu'on se le fait, ce match ?

TOMAS. N'importe quand. Tu n'as qu'à me dire.

KRISTOFFER. Je te le dis à présent. Heureusement que t'as trouvé ton arme pour finir.

TOMAS. Oui, elle était là, sous mon treillis. Je l'avais mise sans y penser. Je pensais que je l'avais oubliée.

KRISTOFFER. Tu ne l'avais pas oubliée. Ça n'a absolument rien à avoir avec l'oubli. C'est ce genre de chose qu'on se rappelle inconsciemment, sans avoir à y penser. Juste on s'en rappelle. On est tellement habitué de l'avoir qu'on la prend automatiquement, d'une façon mécanique. C'est devenu une partie de nous-mêmes, pour ainsi dire. C'est comme aller pisser quand on se réveille. C'est comme plisser les yeux à cause du soleil, c'est pareil. C'est un pur réflexe.

TOMAS. Oui, je sais.

HANNA. On va faire du steak à la plancha hier... aujourd'hui ?

KRISTOFFER. Hier ?

HANNA. Aujourd'hui. On va faire ça ?

EVA LENA. Oui, c'est de nouveau à la mode apparemment. C'était démodé pendant pas mal de temps. Il n'y avait que les restaurants crades qui le servaient.

HANNA. Mais ça peut être bon.

TOMAS. Ce sera comment demain ?

KRISTOFFER. Quoi ? Ce sera quoi ?

TOMAS. Le temps.

KRISTOFFER. Ce sera comme aujourd'hui sans doute. Aussi sacrément beau.

HANNA. C'est dommage que ça soit bientôt fini. On n'a pas eu le temps de faire grande chose.

KRISTOFFER. Quoi ? C'est quoi qui est fini ?

HANNA. Les vacances. Elles ne durent pas une éternité.

EVA LENA. Il n'y a rien qui dure une éternité.

HANNA. Il y a une fin pour tout quand on y pense.

KRISTOFFER. Quoi ? De quoi tu parles, merde ? Mais merde, il nous reste plus que la moitié.

HANNA. Oui, c'est sûr... Mais quand même.

EVA LENA. Il y a quelqu'un qui habite là-bas ?

KRISTOFFER. Il paraît que non.

TOMAS. Je n'ai vu personne.

EVA LENA. Non, ça a l'air vide.

KRISTOFFER. Ils sont partis sans doute, ceux qui habitaient ici.

HANNA. C'est marrant qu'on puisse passer les vacances ensemble... qu'on soit plusieurs.

TOMAS. Oui, c'est sympa.

HANNA. C'est moins cher aussi.

KRISTOFFER. Oui, mais libre, on n'est pas tout à fait libre quand même... On trimballe le boulot tout le temps, d'une manière ou d'une autre. On ne peut pas le nier.

TOMAS. Non, il faut du temps pour relâcher.

HANNA. Mais vous être tellement bien ensemble, vous deux.

KRISTOFFER. Oui, je l'espère. On est bien obligé. De se faire confiance.

TOMAS. Faire confiance à l'autre, oui.

KRISTOFFER. Sinon on serait mal parti. Il faut bien faire confiance à l'autre, qu'il soit là quand on en a besoin, et qu'il ne soit pas aux chiottes.

TOMAS. Ce n'est jamais arrivé ça.

KRISTOFFER. Je trouve que t'y vas assez souvent.

TOMAS. Oui, mais je bois pas mal... des boissons vitaminées et ce genre de choses.

HANNA. Vous vous voyez beaucoup plus que nous, Eva Lena et moi. On ne vous voit même pas moitié du temps que vous vous voyez.

EVA LENA. Que le dos.

KRISTOFFER. Oui, mais tu vois la partie la plus importante en tout cas... tu ne dois pas te plaindre.

HANNA. Quand il est à la maison, il dort toute la journée, jusqu'à deux heures, et puis il repart travailler. Ce n'est pas une vie.

KRISTOFFER. Dormir, je ne le fais pas. Je n'appellerai pas ça du sommeil.

HANNA. Tu fais quoi alors ?

KRISTOFFER. Je veux juste dire que ça peut être difficile de se relaxer quand on rentre après avoir marné pendant treize heures.

TOMAS. Non, ça prend du temps... Et ça dépend de ce qui s'est passé.

KRISTOFFER. De ce qui s'est passé ?

TOMAS. Oui, de ce qu'on a vécu sur le terrain.

KRISTOFFER. Je m'en fous de ce qui s'est passé sur le terrain. Je prends du recul par rapport à ça. Je laisse tout au boulot, sinon on ne pourrait pas supporter ce boulot. Je l'ai appris en Bosnie. Se blinder et s'en foutre. Si on n'y arrive pas, on n'est bon à rien. Physiquement, je veux dire, on est lancé et il faut un peu de temps pour que le cerveau s'adapte. Mais d'habitude je loue quelques films dans ce magasin de vidéo sur la rue Horn qui est ouvert la nuit et je les regarde à la maison.

TOMAS. Oui, je sais. T'en as parlé.

KRISTOFFER. Oui, j'y vais habituellement pour louer un film.

TOMAS. Ils ont de bons films ?

KRISTOFFER. Ils ont un peu de tout.

TOMAS. T'as vu Memento ?

KRISTOFFER. Oui... Sans doute... Il y a vachement de gens bizarres qu'y vont la nuit. Il semble qu'ils ne savent pas où aller sinon. D'habitude il y quelqu'un qui est là toute la nuit, jusqu'à la fermeture, sans jamais rien louer. Il reste là et il ne fait que regarder.

HANNA. Vous, vous êtes rencontré comment ?

KRISTOFFER. Qui ?

HANNA. Toi et Tomas.

KRISTOFFER. Où ça ? Où est-ce qu'on s'est rencontré ?

HANNA. En Bosnie... quand vous étiez là... c'était quand déjà ?

TOMAS. Je pensais que tu parlais du magasin vidéo.

KRISTOFFER. Oui, elle s'exprime un peu distraitemment. C'est ça que tu voulais dire ?

HANNA. Oui.

KRISTOFFER. Dis-le alors.

EVA LENA. Nous, on ne loue jamais de films. On ne va pas au cinéma non plus. Je n'ai pas le droit d'aller au cinéma toute seule, s'il y a quelque chose que j'ai envie de voir. Ça fait six mois qu'on n'a pas vu de film ensemble. Je ne me souviens même pas de ce que c'était.

TOMAS. Non, mais des fois on n'a pas le courage de sortir quand on vient de rentrer.

EVA LENA. On peut bien aller au cinéma la journée aussi, si on veut.

TOMAS. Mais là il y a d'autres choses à faire.

KRISTOFFER. Oui, en Bosnie, oui. En 95.

TOMAS. Oui.

KRISTOFFER. C'était en 95.

TOMAS. En 95, oui.

KRISTOFFER. Oui, j'étais son sous-lieutenant. Je le suis encore aujourd'hui d'ailleurs.

EVA LENA. En 95 ? À l'époque, j'étais au lycée.

TOMAS. C'est alors que je suis parti. En 95. C'est déjà si loin ?

KRISTOFFER. Oui, le temps passe.

TOMAS. J'ai l'impression que ça fait longtemps.

EVA LENA. C'était avant qu'on se soit rencontré. On s'est rencontré en 98, je crois. Ça fait bientôt quatre ans qu'on est ensemble. Il y a combien de temps que vous vous connaissez ?

KRISTOFFER. Nous ? Depuis toujours.

HANNA. Non, on s'est rencontré en 93. Mais on s'est fiancé la semaine avant qu'il soit parti, au cas où il arriverait quelque chose.

KRISTOFFER. Pour quoi donc ?

HANNA. Pour montrer... que c'était nous. Pour qu'aucune des filles qui étaient là - bas s'imaginent quelque chose, sans voir qu'il était pris, si elles essayaient.

EVA LENA. Comme si ça pouvait servir à quelque chose.

HANNA. Mais on le fait pour montrer aux autres qu'on est pris.

TOMAS. On le fait pour montrer qu'on s'aime, non.

HANNA. Oui, mais c'est sûr... C'est d'une manière... Sinon on ne le fait pas. On doit bien se faire confiance... Il n'y a pas d'autre moyen.

KRISTOFFER. Non, il n'y en a pas.

HANNA. Mais je me souviens que j'avais tellement peur au début quand il partait qu'il lui arrive quelque chose et qu'il ne rentre pas, ou qu'il soit blessé, parce qu'on a entendu parler des choses horribles qui se passaient là-bas... et des fois il y avait plusieurs semaines sans nouvelles... mais merci mon Dieu il est revenu en tout cas, sain et sauf.

KRISTOFFER. Ce n'était pas Dieu... il n'y avait pas de Dieu là-bas.

HANNA. Ben, il y avait quelque chose.

KRISTOFFER. Il n'existe pas de Dieu comme elle a dit, la mère de Krister.

EVA LENA. Qui ça ? C'est qui, Krister ?

KRISTOFFER. C'était un collègue, qui a eu de vrais ennuis.

TOMAS. Il a été tué, en service.

KRISTOFFER. Il a été exécuté sans pitié.

TOMAS. En service.

KRISTOFFER. C'est ce que j'ai dit.

TOMAS. C'est arrivé avant qu'on se soit rencontré.

KRISTOFFER. Sa mère l'a dit : Il n'existe pas de Dieu.

HANNA. Là-bas ?

KRISTOFFER. Non, non, ici. En pleine ville. Ils lui ont tiré une balle dans la tête. À bout portant. Ça fait cinq ans.

TOMAS. C'était une pure exécution.

KRISTOFFER. Voilà pourquoi on peut dire ça, parce que c'était à bout portant.

HANNA. Non, des fois j'ai l'impression.

KRISTOFFER. Quoi donc ?

HANNA. Oui, que Dieu n'existe pas, quand il arrive ce genre de choses.

KRISTOFFER. Ça fait cinq ans maintenant, quand même.

TOMAS. C'est ce genre de choses qu'ils ne montrent pas au public.

KRISTOFFER. Non, et les gens doivent s'estimer vachement heureux de ne pas avoir à connaître ça.

HANNA. Oui, pouah, oui.

KRISTOFFER. Ce n'est pas parce que je le connaissais personnellement, mais on se sent quand même concerné de près quand ça arrive.

TOMAS. Non, on n'a pas envie de penser à ce genre de choses.

HANNA. Non, on ne peut pas connaître tout le monde.

KRISTOFFER. Non, je ne l'ai pas dit... Je n'ai pas dit qu'on peut connaître tout le monde, mais quand même. Merde, ça suffit maintenant.

HANNA. Quoi ?

KRISTOFFER. T'as bientôt mangé deux sachets de chips, merde.

HANNA. Mais je ne peux pas m'en empêcher....

KRISTOFFER. Ça, je l'ai remarqué... Donne-moi le bol... Tomas.

TOMAS. Quoi ?

KRISTOFFER. Le bol ? Tu peux me le donner... s'il en reste.

TOMAS. Il est où ?

KRISTOFFER. À ta gauche. Il est à ta gauche.

TOMAS. Ah bon, là.

KRISTOFFER. S'il en reste. Et ça m'étonnerait. Il n'y a rien qui pourrait laisser croire une chose pareille.

HANNA. Je trouve que c'est bon.

KRISTOFFER. Oui, on l'a remarqué. Les autres n'ont rien eu.

EVA LENA. Non, moi je n'en veux pas.

TOMAS. Non, moi non plus.

Un temps.

TOMAS. C'est con qu'on n'ait pas d'appareil photo maintenant... Ç'aurait été marrant d'avoir une photo de nous, assis là.

KRISTOFFER. À quoi bon ?

HANNA. Non, je fais une drôle de tête sur les photos, je trouve.

EVA LENA. On n'a qu'à rentrer le chercher.

TOMAS. Oui, vas-y toi. Il n'y a que quatre cents kilomètres.

EVA LENA. Comme ça t'arrêteras peut-être de rabâcher.

TOMAS. Non.

EVA LENA. Tu n'arrêteras pas ?

TOMAS. Non, j'ai juste dit... J'ai juste dit qu'il serait marrant d'avoir une photo de nous, assis là

KRISTOFFER. Je ne vois pas l'intérêt.

TOMAS. Moi si.

KRISTOFFER. Ça n'a pas d'intérêt.

HANNA. On n'a pas d'appareil non plus.

KRISTOFFER. Ce n'est pas une chose qu'on a prévue non plus.

HANNA. Tout le monde a bien un appareil photo.

KRISTOFFER. On se rend compte seulement que le temps passe.

HANNA. Tu as bien des photos de la Bosnie.

KRISTOFFER. Mais c'est des copains. Des copains avec qui on était. De ça, on veut bien en avoir la trace.

HANNA. D'habitude on ne le prend pas... D'habitude on ne part pas tellement non plus.

KRISTOFFER. Non, on donne la priorité à autre chose.

HANNA. Mais on a été au Danemark l'été dernier. On y était pendant une semaine. En voiture.

TOMAS. Oui, je sais... C'était beau là-bas, hein.

KRISTOFFER. Oui, c'était beau. C'était sympa. On a fait un tour en voiture chez nos voisins à l'ouest pour y jeter un œil. C'était tout à fait cool.

HANNA. C'est tellement bien d'avoir une voiture. Alors, on peut partir quand on veut.

KRISTOFFER. Mais on se rappelle d'eux quand même, sans avoir des photos.

TOMAS. Qui ça ?

KRISTOFFER. Les copains. Les copains qu'on avait. On n'a pas besoin de photos pour s'en rappeler.

TOMAS. Non.

KRISTOFFER. On se rappelle d'eux quand même.

TOMAS. Ça dépend aussi de la camaraderie que l'on a.

KRISTOFFER. Oui, la camaraderie c'est tout.

HANNA. Vous vous êtes rencontrés où ?

EVA LENA. Nous ? Je l'ai déjà raconté.

HANNA. Oui, c'est ça. C'était où ?

EVA LENA. À Chypre.

TOMAS. C'était là-bas, à Chypre.

EVA LENA. Oui, je viens de le dire.

HANNA. Oui, c'est ça. Maintenant je me rappelle. Tu travaillais là-bas.

TOMAS. Elle a dit ça ?

EVA LENA. Quoi donc ?

TOMAS. Travaillais ?

EVA LENA. J'étais hôtesse de conférence.

TOMAS. C'est ça que tu faisais ?

EVA LENA. Je m'occupais de conférences qu'il y avait là-bas. Des entreprises diverses, B.P., Skandia, des compagnies d'assurances et ce genre de choses. Ils sont partis une semaine pour se bronzer et se baigner, mais ils avaient des conférences aussi, le matin.

TOMAS, *tire le cordon de son soutien-gorge qu'elle a noué autour de son cou*. C'était plutôt la fête, non, toute la nuit.

EVA LENA. Arrête... Je m'en occupais.

KRISTOFFER. Tu l'as organisé, ou quoi ?

EVA LENA. Non, j'ai veillé à ce que tout fonctionne et que ça se déroule bien.

TOMAS. Il y avait pas mal de choses qui se déroulait là-bas ?

HANNA. T'y es allé en conférence alors ?

TOMAS. Moi, non. J'y suis allé en vacances. *Il tire plus fort le cordon de son soutien-gorge.* Pendant une semaine.

EVA LENA. Mais putain, qu'est-ce que tu fais ?

TOMAS. Quoi ?

EVA LENA. Arrête !

TOMAS. Qu'est-ce qu'il y a ?

EVA LENA. Arrête, je t'ai dit. Tu fais quoi, merde ? Mais putain, arrête !

TOMAS. Sûr... O.K. Si c'est ça que tu veux alors.

EVA LENA. Oui, qu'est-ce que tu penses, merde ?

TOMAS. O.K. O.K.

EVA LENA. Il va se casser.

Un temps.

KRISTOFFER. Je n'hésiterais pas à refaire la même chose si on me le demandait. Je n'hésiterais pas une seconde à y répartir.

TOMAS. En Bosnie ?

KRISTOFFER. Oui. Je n'hésiterais pas une seconde. Je signerais tout de suite, si j'avais cette possibilité. Ou qu'est-ce que t'en dis ?

TOMAS. Oui, c'est possible... que je le fasse.

KRISTOFFER. Sans hésiter.

TOMAS. Ben, pourquoi hésiter ?

KRISTOFFER. On sent son potentiel dans ces situations extrêmes qui se produisent. Il y en a beaucoup qui aiment ça. J'aime ça. Ça me manque, cette montée d'adrénaline qu'on pouvait vivre là-bas. Il n'y a rien qui vaut ça.

TOMAS. Non.

HANNA. Moi alors ?

KRISTOFFER. Quoi ?

HANNA. Je ne te manquerais pas ?

KRISTOFFER. Si, mais c'est différent. Tu ne te souviens pas de cette fois... à Potopac, près de Srebrenica ?

TOMAS. Quand ça ?

KRISTOFFER. À Potopac ou Potomac ou quel putain de nom il avait, ce village où ils ont tiré sur tellement de monde.

TOMAS. Ah oui, là-bas.

KRISTOFFER. Ils ont tiré sur tout le monde pendant qu'UFOR ne faisait que regarder. Mais qu'est-ce qu'ils auraient dû faire. Ils ne pouvaient rien faire. Ils ne pouvaient que regarder. Et c'est ça qu'ils ont fait aussi.

TOMAS. Oui, c'est ça. Ils ont pris tout le monde sauf un.

KRISTOFFER. Oui, il s'en est sorti apparemment.

TOMAS. Ils ont dû penser qu'il était mort.

KRISTOFFER. Tu t'en souviens ?

Obscurité.

Lumière.

Soir.

KRISTOFFER. Oui, il faudrait que ça soit toujours comme ça.

HANNA. Quelqu'un veut du café ?

EVA LENA. On peut attendre un peu, non.

KRISTOFFER. Tu ne peux pas te pousser un peu ? Je n'ai pas assez de place ici.

HANNA. Oui, pardon.

KRISTOFFER. Merci. Moi aussi, je veux sentir que j'ai un peu de lebensraum ici.

EVA LENA. Ces foutues mouches... Elles sont partout.

KRISTOFFER. Oui, ne peut pas s'en débarrasser. Tu n'as pas besoin de te mettre dans le coin pour ça. Assieds-toi normalement.

HANNA. Non, il y a le soleil.

KRISTOFFER. Qu'est-ce qu'il a, le soleil ?

HANNA. Je l'ai dans les yeux.

KRISTOFFER. C'est bien agréable qu'il y ait du soleil ?

EVA LENA. On change de place ?

HANNA. Non, ça va... Mais je ne comprends pas ce que j'ai fait avec mes lunettes de soleil.

KRISTOFFER. Moi non plus.

EVA LENA. On peut avoir un peu de vin ?

TOMAS. Il n'y en a plus.

HANNA. Il y en a encore à l'intérieur.

TOMAS. Je peux aller en chercher.

EVA LENA. Oui, c'est ça que je voulais dire. Je pensais que t'allais piger.

HANNA. Le tire-bouchon est ici.

TOMAS. Qu'est-ce qu'on prend alors ?

KRISTOFFER. On prend la même chose, non. Le rouge. Il était bon, non. Je ne suis pas un expert en vin.

HANNA. Qu'est-ce qu'il y a comme mouches.

KRISTOFFER. Elles doivent sentir ton odeur.

EVA LENA. Comme elles sont dures, ces chaises.

KRISTOFFER. Tu ne vas pas enlever ce foutu pull. Il fait vingt degrés au moins. Mais il ne fait pas aussi chaud qu'en 94. Il faisait chaud à ce moment-là. C'était un été hors normes. Championnat de foot et trente degrés pendant deux mois. C'était l'année avant que je parte en Bosnie. Vous vous en souvenez ?

EVA LENA. Où est-il passé ?

HANNA. C'est étrange... on n'a vu personne depuis tout ce temps qu'on est arrivé.

KRISTOFFER. Mais c'est agréable... d'être seul.

EVA LENA. Il y a quelqu'un qui a envie d'aller se baigner après ?

HANNA. Non, je ne sais pas... je ne sais pas si j'ai le courage.

KRISTOFFER. Le courage ? Putain, qu'est-ce que tu entends par ça ?

HANNA. Si j'ai le courage d'aller me changer.

KRISTOFFER. Il faut que tu te mettes à faire du sport quand tu rentres. Tu n'as qu'à aller, putain, au Gymnase club ou quelque chose du genre. Il faut que tu fasses quelque chose, je veux dire.

EVA LENA. C'est bien. Moi je vais au centre Fitness, sur la rue Svea.

KRISTOFFER. Oui, là-bas, oui. Ils restent ouverts jusque tard. On peut y aller s'entraîner après le boulot. Mais, nous, on s'entraîne au poste. Il y a une nouvelle salle de sport là-bas.

EVA LENA. Oui, c'est agréable. Agréable de s'entraîner.

HANNA. Oui, je vais peut-être faire ça.

KRISTOFFER. Putain, t'as pris trois ou quatre kilos depuis qu'on est là.

HANNA. Non, ce n'est pas vrai.

KRISTOFFER. C'est sûr que c'est vrai... Je le vois bien.

Tomas arrive avec le vin.

KRISTOFFER. Sûr, merde, que c'est vrai. Je le vois bien.

HANNA. Ah oui.

Un temps.

HANNA. On part à quelle heure demain ?

KRISTOFFER. Oui, tu veux partir à quelle heure ?

HANNA. Dis toi.

KRISTOFFER. Non, je ne dis rien. J'en ai déjà trop dit.

HANNA. Bon, on va bientôt retourner à la routine. Le retour au quotidien.

KRISTOFFER. Ce n'est jamais la routine. Pas là où je me trouve.

TOMAS. Non.

KRISTOFFER. Non... Et t'es toujours d'accord.

TOMAS. T'as dit quoi ?

KRISTOFFER. Je n'ai rien dit. J'ai juste réfléchi à haute voix. On s'entend bien. On fait un bon team. On a un peu la même conception de choses. De comment s'occuper des choses. Mais moi, j'y vais le premier. Et puis, tu me suis.

TOMAS. Oui, c'est toi le patron.

KRISTOFFER. Oui, c'est moi.

HANNA. On n'est pas encore allé ramer sur le lac.

KRISTOFFER. On ramerait où, sinon ? Sur le pré ?

EVA LENA. Il y a beaucoup choses qu'on n'a pas faites.

HANNA. Non, on n'a pas le temps de tout faire.

TOMAS. Oui, mais on a payé pour ça.

KRISTOFFER. Tu sais ramer ?

HANNA. Ça ne doit pas être tellement difficile.

KRISTOFFER. Oui, mais sur combien de mètres alors ? Non, ce putain de pays n'est plus le même. Il y a beaucoup de choses qui ne fonctionnent pas bien, ou comme j'aimerais que ça fonctionne.

TOMAS. Non, c'est vrai.

KRISTOFFER. Particulièrement après ces événements à Göteborg et à Malmö.

TOMAS. Non.

EVA LENA. Tu commences à te soûler ? Ou bien c'est moi qui commence ?

TOMAS. Non. Pourquoi ?

EVA LENA. Dommage.

TOMAS. Quoi ?

EVA LENA. Je ne t'ai jamais vu ivre. Je pensais que j'allais le voir cet été, mais tu n'oses pas.

KRISTOFFER. On était vachement bourré en Bosnie.

EVA LENA. Ah oui ? Pourquoi ?

KRISTOFFER. Ben, il n'y avait pas grand-chose à faire le soir, à part picoler et s'amuser. Tu te rappelles ?

TOMAS. Oui, je me rappelle.

KRISTOFFER. Pas moi. J'étais trop soûl.

TOMAS. Oui, je me rappelle de tout. Je me rappelle de tout ce que j'ai envie de me rappeler.

EVA LENA. Typique pour les hommes.

HANNA. Oui, ils refoulent tellement.

KRISTOFFER. Je voudrais seulement dire qu'ils peuvent nous en être vachement reconnaissants qu'il y ait toujours de gens de notre trempe qui soient prêt à se mobiliser et faire ce sale boulot à leur place. Il y a longtemps que tout se serait écroulé sinon.

TOMAS. Oui, je suis d'accord.

KRISTOFFER. Je me demande combien de temps ils pourraient se débrouiller seuls. Les gens qui prennent les décisions.

TOMAS. Pas tellement longtemps... Tu faisais quoi avant ?

KRISTOFFER. Comment avant ? Il n'existe pas d'avant.

TOMAS. Avant de devenir flic ?

KRISTOFFER. Avant de devenir flic ? Il n'y a pas d'avant. Je suis né flic. Je suis flic depuis l'âge de trois mois. Il y a bien des nazis qui crient Heil Hitler à la naissance. Pourquoi tu me demandes ça ?

TOMAS. Non, je me demande seulement... À vrai dire, je ne connais pas grand-chose de mon passé... non, ton passé.

KRISTOFFER. Ton passé.

TOMAS. Non, le tien. Je n'en connais presque rien.

KRISTOFFER. Et pourquoi te le connaîtrais ? Ça te servirait à quoi ?

TOMAS. Non, c'est juste... quand on est proche et...

KRISTOFFER. Il n'y a rien à connaître. Je n'ai pas de passé. À quoi bon ? Je peux te dire que mon père travaillait chez Volvo, l'usine de montage de voitures, à Trollhättan pendant vingt-trois ans. Il a monté des putains de baguettes de portières et des poignées sur un max de Volvos. Il a pointé à six heures le matin et il a pointé à quatre l'après-midi, il avait son déjeuner dans une gamelle en fer et après avoir terminé il rentrait dîner en vélo. Il n'avait pas les moyens de s'acheter une Volvo. Ma mère travaillait à la cantine de l'école. Moi-même, j'étais à l'école, après l'école j'ai travaillé quelques années, comme monteur ambulant, des trucs spéciaux en plastique. Et après j'ai fait mon service militaire, j'ai été admis à l'école de police. J'ai fait une année en Bosnie et je suis renté et puis je suis, en gros, tombé sur le poste où tu me trouves aujourd'hui, puisqu'ils ont jugé que j'avais la qualification qu'il fallait. C'est tout. C'est tout ce que t'as besoin de savoir. Tu veux savoir autre chose ?

TOMAS. Non, je ne crois pas.

KRISTOFFER. Bien alors.

HANNA. On part à quelle heure demain ?

KRISTOFFER. Tu as déjà demandé ça.

HANNA. Mais on n'a rien décidé, non.

KRISTOFFER. Tôt, j'ai dit. Je pensais qu'on pouvait partir vers sept heures.

HANNA. Si tôt.

KRISTOFFER. Oui, ça pourrait être sympa de rentrer à l'heure.

HANNA. Oui, d'une certaine manière. Comme ça on évite de stresser.

TOMAS. Oui, et on a tout le dimanche.

KRISTOFFER. Mais on ne commence pas avant 16 heures lundi.

TOMAS. Non, je sais... Il y a une sorte d'escorte de prévue.

KRISTOFFER. Oui, c'est ça.

EVA LENA. Tu vas faire ton sac ce soir ?

Silence.

EVA LENA. Tu vas faire ton sac ce soir ?

TOMAS. T'as dit quoi ?

EVA LENA. Tu n'as pas entendu ?

TOMAS. Si.

EVA LENA. Je demande si t'as l'intention de faire ton sac ce soir.

TOMAS. Ce soir ?

EVA LENA. Oui.

TOMAS. Ben, je crois, en temps utile.

KRISTOFFER. On a beaucoup de temps, merde.

TOMAS. Putain, je n'ai pas tant d'affaires.

EVA LENA. Mais tu vas bien faire ton sac, avec ce que tu as.

KRISTOFFER. Moi, pour ma part, j'ai à peine défait mon sac. Que les capotes. Et elles ne prennent pas tellement de place, putain. On peut les porter pour se protéger et être à l'abri, pour ainsi dire.

EVA LENA. Il vaut peut-être mieux commencer à porter les affaires à la voiture pour qu'on ne sente pas ce stress demain.

HANNA. Mais ce sera humide, non.

TOMAS. Je ne trouve pas mon rasoir mécanique.

KRISTOFFER. T'as un rasoir à lame ? Je pensais que tu utilisais un rasoir électrique.

TOMAS. Non, je préfère les lames.

KRISTOFFER. Au rasoir électrique ? Pourquoi ?

TOMAS. Ben, ça doit avoir un rapport avec le milieu et l'éducation. Mon père vénéré s'en servait. J'ai vu mon père vénéré s'en servir dans la salle de bain.

KRISTOFFER. Ton père vénéré ?

TOMAS. Oui, il s'en servait, tous les matins et tous les soirs. Il se rasait avec un rasoir mécanique. Je ne me suis pas senti tout à fait net quand j'ai essayé de me servir d'un rasoir électrique. Pas de la même manière qu'avec les lames.

KRISTOFFER. Moi, je trouve que si.

HANNA. Ben, ça doit être différent.

TOMAS. Mais là, je ne le trouve pas. Je ne sais pas où il est passé.

KRISTOFFER. T'as dû le mettre quelque part. Regarde derrière la cuvette des chiottes.

TOMAS. Je le garde toujours dans le nécessaire de toilette. Je me souviens de l'avoir sorti ce matin, mais là, il a disparu.

KRISTOFFER. Le nécessaire ?

TOMAS. Non, le rasoir. Le nécessaire de toilette, je l'ai mis dans ma chambre. Il est sur la commode, à côté du miroir.

KRISTOFFER. Sinon il y en a plein dans la réserve. J'en ai vu vachement l'autre jour. Au moins 200. Des modèles différents.

TOMAS. Oui, je sais.

KRISTOFFER. Il y en a autant que tu veux.

TOMAS. Oui, je sais. Mais il n'est pas tellement agréable de se raser avec quelque chose qui a été utilisé par quelqu'un d'autre. C'est même un peu désagréable tout simplement.

KRISTOFFER. Oui, en quelque sorte.

EVA LENA. On ne sait pas ce qu'ils ont pu avoir.

KRISTOFFER. On ne sait jamais ce qu'ils emmènent. Ils peuvent bien avoir un truc aussi bien des autres. La gale et des maladies de peau. Ils vivent comme des rats.

TOMAS. Parce que c'est ce qu'ils sont.

KRISTOFFER. Des rats.

TOMAS. Oui.

EVA LENA. Et c'est ce qu'ils sentent aussi.

TOMAS. Oui, putain... Ça se met dans les vêtements... Impossible de l'enlever. On ne s'y habituera jamais.

EVA LENA. Des fois tu pues quand tu rentres.

HANNA. Mais on le sent jusqu'ici, quand il y a du vent.

KRISTOFFER. Volià pourquoi ils ont essayé de planter autant de fleurs autour des baraques, pour enlever un peu la mauvaise odeur.

EVA LENA. Ah bon. Oui, c'est sympa, comme qui dirait.

HANNA. Mais je trouve que ça empire seulement.

EVA LENA. Il ne faut pas trop y penser. J'essaye de n'y pas penser. Je n'y pense pas tellement. Mais ça va faire du bien de rentrer. On a besoin de rentrer de temps en temps et de respirer.

TOMAS. Pour reprendre des forces.

EVA LENA. Oui, sinon il serait insupportable.

HANNA. C'est tellement monotone... Les mêmes choses tout le temps.

KRISTOFFER. Mais je pressens vraiment que ça va me manquer le jour où ça s'arrêtera. Il y a certaines choses qui vont me manquer. Il y a certaines choses que j'aime. Qui donnent une certaine satisfaction supplémentaire au fait qu'on apporte bien sa contribution.

TOMAS. Quel genre de choses ?

KRISTOFFER. Eh bien, c'est par exemple... Je trouve que c'est assez satisfaisant d'y aller le soir et veiller à ce qu'ils ne trament pas quelque chose. Et de voir comme ils ont peur quand j'y vais. Comment ils font semblant en quelque sorte de ne pas exister et qu'ils espèrent que je ne les remarque pas. Alors, je choisis une personne qui pense qu'il n'y a rien qui puisse le briser, souvent quelqu'un qui a un air un peu intellectuel, et je lui demande de s'approcher et puis je lui demande de se mettre à genoux devant moi et quand il l'a fait j'ouvre ma braguette et je pisse sur son visage. Je lui demande d'ouvrir la bouche et puis je pisse dedans. Et cela me plaît bien.